

XYZ. La revue de la nouvelle

In illo tempore

Camille Deslauriers



Numéro 64, hiver 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4106ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Deslauriers, C. (2000). *In illo tempore*. XYZ. La revue de la nouvelle, (64), 7–15.

Concours de nouvelles XYZ

In illo tempore

Camille Deslauriers

Cinq heures et demie du matin. Mon cours commence dans trois heures. J'ai le don de toujours tout terminer à la dernière minute. J'espère au moins que la gouache séchera à temps. La tête de Ricardo quand il verra ma toile. Il avait demandé un autoportrait. Mais c'est encore toi que j'ai reproduit. Nu, costaud, tatoué à deux endroits sur le corps. Les cheveux rasés près du crâne. Étranglé par une longue racine rose surgie des entrailles écarlates de la terre pour t'enserrer, des chevilles à la carotide.

□

Quelqu'un a dit: l'herbe était forte. Toute la classe a ri. Même Ricardo, notre professeur. Alors, puisqu'on nous oblige à gloser, j'ai mis les points sur les *i* pour aider les idiots à comprendre ma démarche. Je leur ai expliqué. Que, que et que. Du plus loin que je me souviens, il y a toujours eu un homme en moi. Toi. Mon modèle imaginaire. Aussi facile à dessiner que si tu te trouvais là, réel et immobile, disponible à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. Et, de toute façon, j'étais là. Végétale. En train de me battre contre ton image obsédante.

Les autres étudiants avaient caricaturé leur visage. Les trois ou quatre plus inventifs lui avaient accolé un corps d'animal ou un objet. Tout le monde s'était inspiré du miroir, sauf moi. Éliane Lanoue. Quand je peins, je m'ouvre les rêves comme on s'ouvre les veines.

□

Entre deux tableaux, ma vie ressemble à un long fondu au noir. J'oublie que j'existe vraiment. Je m'imagine avec toi. Et, à côté de mes délires en technicolor, la routine paraît bien terne. Heureusement qu'il y a Magenta pour illuminer mes brefs intervalles de lucidité. Magenta. Je ne sais pas pourquoi je l'ai nommé ainsi. Ce matou n'a de rouge que le nom. Il oscille plutôt entre les tons de jaune, de beige et de brun. Lui et moi habitons un vaste studio presque dépourvu de meubles qui me sert de dortoir et d'atelier de travail. Parmi les pinceaux, les tubes de peinture et de rouge à lèvres, les bouteilles de parfums et de diluants, le matelas, les piles de vêtements et les chevalets, mon chat, ton fantôme et mes doubles circulent. J'ai tendu une longue corde qui traverse l'appartement d'une extrémité à l'autre, où j'accroche mes épreuves avec des épingles à linge. Mes esquisses s'y succèdent, répétitives. Toi, toi et toi. Et moi, fille-liane en lutte éternelle. Tirailée par l'envie de te séduire et celle de te fuir.

La deuxième pièce de mon un et demi, c'est le Café Istanbul. J'y rejoins souvent ma copine Isa. Quand on va à l'Istanbul, on a l'impression d'aller au bout du monde. Les volutes d'encens et les envolées de cithare nous convient à l'illusion dès l'entrée. Des cartes maritimes et des rivages surréalistes bigarrent le plancher, les plafonds et les murs. D'anciens tonneaux de vin servent de tables. Au milieu de chacun d'eux traînent des coquilles d'huitres récupérées où échouent nos gommes, nos mégots de cigarettes et nos vieilles pointes de mines.

Au menu, des boissons aux noms fabuleux. Cette fois-ci, Isa prend une Bière de Minerve et je commande un Café Bacchus. Je le boirai sans lait ni sucre. Encore au régime. Elle le relève sur un ton de reproche. Je n'ai pas le choix. Où que j'aille, ta voix me poursuit. Tu exiges que je jeûne. Tu les aimes effilées. Comme des sculptures de Giacometti. J'y arrive presque. Depuis maintenant deux semaines, je me nourris de pamplemousses, de riz blanc et de céleri. La faim me lime les flancs jusqu'à l'os.

Isa prétend que Ricardo me regarde. Probablement qu'il me trouve fêlée à cause de l'autre jour. Elle dit : « Non, pas comme un professeur. » Elle pense que je ne comprends pas ce qu'elle in-

sinue. Elle insiste. Tout à fait mon style d'homme. Le prototype de l'artiste désinvolte au faciès étiré par la vie de bohème. Mon rire engloutit mes confidences naissantes. Les repousse bien au fond de la gorge, juste avant qu'elles ne franchissent la limite des lèvres. Isabelle ne sait rien de moi. Mon genre d'homme, c'est toi. Ta veste de cuir. Ton regard cadennassé et tes gestes de brute.



En revenant de l'Istanbul. Il descend et je monte. Face à face violent. Ma tête heurte son torse. Il ne porte pas de chandail. Sa peau lui va comme un gant. Abdominaux, pectoraux, biceps. Pas une once de graisse. Que des muscles, sans doute sculptés par plusieurs heures d'entraînement quotidien. Je lève les yeux pour mettre un visage sur ce corps qui me chamboule. Une apparition. Comme sorti tout droit de ton cadre, tout d'un coup, ce nouveau voisin de palier, devant moi. Pareil.

Rentrée dans mon studio, je me roule par terre, je crie, je ris, je jubile. Trop intense, le choc. Je viens de te rencontrer. Toi. Mon modèle imaginaire. J'ai peur d'halluciner. Magenta, inquiet, me fait le gros dos. Ses poils se hérissent. Un véritable porc-épic de peluche dorée.



T'épier m'inspire. Je suis allée emprunter des lunettes d'approche. Grâce à l'été qui s'entête malgré la venue de septembre, je peux entendre tes allées et venues par les fenêtres ouvertes. En quelques jours à peine, j'ai acquis des réflexes de femme amoureuse. Je parviens à reconnaître les pétarades de ta motocyclette et parfois, même, ton pas dans le couloir. J'attends que tu arrives. Que tu repartes. Je cours à la fenêtre. Je te sens là, juste à côté, pourtant si près, mais intouchable. Les après-midi les plus chauds, quand tu laves ta moto torse nu, que tu astiques avec tendresse ses flancs métalliques, que tu t'arrêtes, prétentieux, pour t'enduire de lotion à bronzer, j'en viens presque à goûter ta

peau cuivrée, où se mêlent le goût salin de la sueur et celui, plus sucré, des relents de noix de coco mêlée d'huile. Alors, faute de mieux, je dessine ton corps. Explorant du pinceau tes volumes et tes formes, m'attachant au moindre relief de ta peau et de tes muscles, nichant mes caresses imaginaires dans chacun de tes creux.

Et, parfois, le réel s'estompe et mes toiles s'animent.



Diptyque. Une caverne écarlate dont les stalagmites sont des végétaux. Des feuilles effilées dans les tons de chair. Comme de longues langues-lianes. Ces étranges plantes s'agitent autour de ton corps. Tu te tiens debout, en roi, au centre de la grotte, coiffé d'une couronne d'yeux émeraude.

Détail. Une barbe de trois jours ombrage ton menton et tes joues. Ta pomme d'Adam proéminente est mise en valeur par le tatouage « danger mortel » : deux os croisés surmontés d'un crâne minuscule dont les contours moulent ton larynx.

Prise deux. Le fond demeure inchangé. Les langues-lianes se muent en silhouettes féminines filiformes et sans tête qui ont l'air de danser tels des serpents enchanteurs. Elles s'enroulent autour de tes hanches, de tes aines. Lèchent tes cuisses et ton sexe. Tu en saisis une entre tes mains, étau robuste qui l'étrangle un moment, ce qui fait enfler le pédoncule. L'enflure devient visage. Mon propre visage de proie consentante.



J'ai glissé une estampe sous l'essuie-glace de ton véhicule. Juste là où l'on trouve les contraventions. De loin, c'est d'abord ce que tu as cru. De mon poste de guet, j'ai pu discerner ton froncement de sourcils, deviner un juron sur tes lèvres. En la prenant, tu t'es ravisé. Tu as sur-le-champ éventré l'enveloppe brune. Un demi-sourire s'est pointé sur tes lèvres. Ça prenait l'allure d'une déclaration d'amour pour le moins surprenante. Ma

gravure soumettait ton corps aux étreintes d'une amante végétale décapitée.



Ta vie se déroule à des mètres de moi. Seul un mur nous sépare. L'oreille contre la cloison, j'essaie de capter des bribes de ton intimité pour m'imaginer avec toi. Il m'arrive d'oublier que tu restes un homme réel avec tes habitudes, tes amis, avec une autre vie que celle que je t'invente.

Parfois, lorsque je t'entends venir, je m'arrange pour provoquer nos rencontres. N'importe quelle raison devient prétexte. Rentrer mon courrier, descendre mes ordures ménagères, aller acheter un sac de café. Pour te voir.



Toujours livrées par les ténèbres, des missives se relaient sur ton pare-brise au rythme de mes inspirations. Chaque matin, tes rictus traduisent ton amusement. Une admiratrice anonyme vante en images ton physique d'athlète. Tu sembles commenter mes productions à voix haute, les gratifiant d'une appréciation qui se résume la plupart du temps à un sacre.

Tu te demandes sans doute laquelle de tes voisines peut bien te harceler de la sorte. Ton regard nous interroge tour à tour. Tu as commencé à nous saluer systématiquement. À nous adresser la parole plus longuement, pour étudier l'étonnement dans le ton de la voix, la rougeur du visage, l'effet que tu produis quand tu t'approches un peu trop.



Un œil immense dévore la moitié de ma toile. Un œil immense dont les cils de métal se referment comme les barreaux d'une cage, et moi, emprisonnée dedans. Devant la porte dentée de ma cellule se masse une foule compacte d'hommes identiques.

Toi, multiplié. L'un de vous me toise, un autre me pointe du doigt, un troisième se moque.

Gros plan sur deux paupières qui s'ouvrent en crissant. J'en sors, lierre rampant. D'un coup de botte noire, tu me repousses à l'intérieur et me couches violemment sur un lit qui prend les formes de l'iris d'un œil crevé et qui s'écoule comme un jaune d'œuf.



J'ai traversé le mur. Il a suffi d'un pot d'olives. J'ai prétendu vouloir t'emprunter un peu de force physique. Une goutte de saumure sur le bout d'un index qu'on lèche. Une langue sous le lobe d'une oreille. Les préliminaires avaient déjà assez duré. Tu m'as prise comme une brute. Tes mains, brûlantes et impatientes, vengeaient l'attente, prenaient possession sans aucune permission, s'emparaient d'un vagin, d'un sein, oubliant l'aisselle, négligeant la nuque, désertant presque toutes les zones érogènes. J'ai fermé les yeux et j'ai attendu que ça finisse. Malgré moi, après, j'ai aussitôt espéré te revoir.

Tu t'appelles Hugo. Sur ton bas-ventre, une cicatrice. Tu veux vivre à la limite de la démesure parce qu'un soir, la mort t'a buriné d'un coup de griffe. Tu me fais comprendre qu'entre nous, ce sera purement sexuel. Je réagis comme si rien ne me dérangeait. Comme une fille moderne. Comme une fille ouverte. J'accepterais n'importe quoi pour sentir encore tes deux battoirs robustes sur la longue tige de mon corps diaphane.



Tu tiens parole. Les maîtresses se succèdent sur le pas de ta porte. Comment ne l'avais-je pas remarqué avant? Purement sexuel. L'écho de ta voix se répercute entre mes tempes. Pour me prouver que je suis moderne, que je suis ouverte, je fuis ton souvenir dans d'autres bras. Je raconte mes aventures à Isabelle. Je dis: «Hier, par exemple, après l'Istanbul. J'ai invité Ricardo à

boire un dernier verre chez moi. Mon sexe s'est refermé sur lui comme une plante carnivore.»



Boule d'amour qui tente de me rappeler que j'existais avant ta venue, Magenta me regarde. Sans ciller. Ses grands yeux de chat philosophe. Es-tu heureuse, Éliane Lanoue ?



Pour me venger des privations que tu m'imposes, je succombe à des crises de gourmandise affreuses. Des restes de nourriture épars maculent le sol de mon appartement. Mets chinois, chocolat et gâteau forêt-noire se mélangent au vert olive, à l'aubergine, à l'acajou des pots de peinture renversés dans ma rage. Couchée en virgule au centre de mon désordre, je réfléchis. Magenta recroquevillé contre moi. Je ne peux plus respirer dans notre histoire. Il ne faut plus t'épier. Ne plus souhaiter une invitation. Ne plus t'entendre. Bâtir un mur de musique et de bruit entre toi et moi. À fond de train, je laisse fonctionner mon aspirateur, mon séchoir à cheveux, mon système de son, mon robot culinaire.



Quarante jours maintenant. Pas encore de semaine rouge. Isa pense m'encourager. C'est l'anorexie. Un effet secondaire.

La petite boîte de carton presque vide. Les trois minutes les plus longues de ma vie. Isa et moi, deux paires de pupilles braquées sur une goutte jaune et nauséabonde. On dirait que. Du rose au bleu. Le cercle chromatique de l'attente. Pour chasser l'angoisse, il vaut mieux divaguer. Je remonte le temps jusqu'au mythe impossible. Il y aurait une trinité féminine. L'élue, la marraine claire et la marraine sombre se réjouiraient de la venue de l'une des leurs.

Nous patientons toujours. Et, avec nous, des centaines d'yeux. Mères, grands-mères, sorcières, Ève, Marie et toutes les autres. Elles sont toutes présentes, ces femmes qui, un jour, ont espéré un oui ou un non.



Ma mère n'a rien compris. Comme d'habitude. Elle m'a affirmé qu'elle n'aurait pas les moyens de payer les études et les couches. Que, de toute façon, si c'est comme cela que je dilapide l'argent gagné à la sueur de son front, me faire engrosser à droite et à gauche... Avant de raccrocher, elle a ajouté qu'elle l'avait toujours su. J'étais juste une petite traînée.

Ricardo, lui, se dit prêt à payer pour l'avortement. Sa culpabilité lui dicte qu'il est le père.

Tu n'apprendras jamais que je porte un enfant. Quand j'ai consenti intérieurement à te l'annoncer, ta porte s'est ouverte sur un logement vide.

Toutes les œuvres où tu figures tapissent le plancher de mon studio. Les pieds souillés de gouache fraîche, je te sacrifie. Je danse sur ton corps comme autour d'un grand feu. Je m'imagine une meilleure mère. Je me jette dans ses bras, le ventre enrubanné d'un immense chou blanc. Comme un cadeau.



Je ne suis pas encore capable de parler à l'embryon. En attendant, je me dessine sur l'abdomen avec des maquillages chatoyants. Pour l'informer que sa venue est maintenant une fête.



Je pense à toi comme à une étoile filante. Un halo de lumière qui serait disparu avec l'aube.

Moi, Éliane Lanoue, *in illo tempore*, j'ai été fécondée par un visiteur nocturne invisible.



L'échographie prédit une fille. Larve blanche sur fond noir.
Son premier portrait de cocon sacré.
Je l'appellerai Inanna.
Je lui dirai que son père est la lune.